

neux ou glacés du protestantisme, c'est bien au contraire pour se jeter dans les bras de la sainte Eglise romaine. Il ne faudrait donc pas s'alarmer trop vivement du travail inquiet auquel semblent se livrer avec plus d'ardeur que par le passé les ministres de la réforme.

Néanmoins, il est bon de signaler leurs essais, pour tenir en garde ceux qui pourraient se laisser séduire. D'ailleurs, il arrive souvent que ces essais se font au détriment de la liberté des catholiques, et alors notre devoir est de rappeler le gouvernement, qui s'en écarte avec trop de facilité, aux termes et à l'esprit de nos lois. La législation ne nous est pas si favorable que nous puissions laisser violer impunément les garanties qu'elle nous accorde.

Ainsi voici un fait contre lequel nous devons réclamer énergiquement. Sur les six cents ouvriers qui travaillent au canal de Marseille, il y a environ dix-sept protestants. La femme de l'ingénieur du canal, protestante américaine, animée du zèle du prosélytisme, a fait demander par son mari l'envoi d'un ministre protestant pour évangéliser les ouvriers de ce culte employés aux travaux sur le territoire d'Aix. Jamais les protestants d'Aix n'avaient osé, vu leur petit nombre, formuler une pareille demande. Ils ont profité de l'occasion accidentelle de ces dix-sept ouvriers pour solliciter cette faveur. La supplique a été accueillie, et un ministre est venu se fixer à Aix. Déjà il est introduit dans le comité des écoles primaires, et tous les dimanches, il se rend au lieu des travaux et prêche le protestantisme à dix-sept de ses coréligionnaires, au milieu d'une population de près de six cents ouvriers catholiques, qui sont, eux, totalement privés de secours religieux et exposés par leur ignorance à la séduction de l'erreur.

Nous ne désespérons pas de voir, à la première occasion, le ministre nouveau venu, déclamer contre les processions et contre les manifestations religieuses du culte catholique ; et pour peu que l'administration municipale et départementale y mette la même complaisance que pour son installation, faire interdire l'exercice public du culte de l'immense majorité des habitants, au nom de la liberté.

— Dans une petite ville du Bas-Rhin, dont nous sommes en position de faire connaître le nom, vient de se passer une scène déchirante, qui fournit une nouvelle preuve de l'empirement de certains anarchistes. Voici le fait. Un enfant du sexe féminin (1) naquit d'un père protestant et d'une mère catholique. La mère, forte de la promesse faite par son mari, devant témoins et en face des autels, d'élever tous ses enfants dans la religion catholique, se berçait de la douce espérance de voir porter son enfant aux fonts baptismaux, où elle avait elle-même reçu sur son front l'eau régénératrice, et de prier un jour avec lui au pied des mêmes autels. Cette espérance, toute juste qu'elle fût, et qui faisait battre le cœur de la jeune mère d'une sainte émotion, ne se réalisa pas. Le père de l'enfant, qui jusqu'alors était doux et prévenant, prit tout d'un coup des formes sévères et brutales à l'égard de sa femme, et lui déclara péremptoirement que son enfant serait protestant. Dès ce moment, les pleurs de la mère encore souffrante, à la suite d'un accouchement pénible, ne tarirent plus ; et elle ne cessa de conjurer son mari de rester fidèle aux solennels engagements qu'il prit avec elle, le jour de leur union. Celui-ci ne se laissa pas fléchir par les prières et les larmes de sa femme, et resta inébranlable dans la fatale résolution qu'il avait prise de se parjurer. Il alla même trouver le curé de l'endroit, et lui déclara en propres termes " qu'il était résolu de violer son serment, puisqu'il ne voulait pas pour ses enfants d'une religion dont il repousse le culte superstitieux et idolâtre, et qu'il s'exposerait, dans le cas contraire, AUX PERSÉCUTIONS " DE SES CO-RELIGIONNAIRES ! "

Le père prit ses mesures en conséquence, et introduisit, à une heure convenue, une bande de parrains et de marraines dans la maison. La mère éplorée serra convulsivement l'enfant contre son sein ; mais que pouvait, hélas ! sa faiblesse contre la force qui l'entourait, et qui s'avilit jusqu'à menacer d'indignes traitements une pauvre femme en couches. Son mari lui saisit les bras, et l'un des parents, qui par ses injures montra le plus de courage, lui arracha l'enfant et le passa, à travers la croisée, à une femme apostée à cet effet dans la rue.

La foule des impies, qui s'était rassemblée pendant cette scène aussi outrageante pour la nature que pour la religion, battit alors des mains, tira des coups de fusil en signe de joie et vociféra mille imprécations contre les catholiques, tandis que les pleurs de l'enfant se confondaient avec les plaintes de la mère. Le cortège se porta de là triomphant, à travers la ville, dans la maison du pasteur luthérien, où, contre l'usage ordinaire, eut lieu le baptême.

— Une jeune dame israélite a reçu le baptême, le 12 février, des mains de M. l'abbé Ratisbonne, dans la chapelle de l'hospice Necker. Cette touchante cérémonie a été remarquable par l'édification qu'à donnée la jeune néophyte ; son attitude humble et pieuse, ses réponses pleines de foi ont touché jusqu'aux larmes le vaste auditoire qui remplissait la chapelle. On assure que plusieurs autres baptêmes auront lieu incessamment.

— Un monastère de Notre-Dame-de-la-Trappe vient d'être fondé à Thymadeuc, canton de Rohan, près Josselin. Asile de la piété et de la pénitence, et maison de retraite journalière ouverte à MM. les prêtres et les laïques de toutes conditions, sous le patronage spécial de Mgr. l'évêque de Vannes, cet établissement mérite en outre, sous le rapport temporel, les encouragements de tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de l'agriculture dans notre pays.

(1) On doit remarquer que même dans les pays où le protestantisme domine comme religion d'Etat, lors des mariages mixtes, l'usage le plus anti-catholique ne va néanmoins jamais jusqu'à forcer la mère à élever ses filles dans la religion du père protestant.

C'est au mois d'avril dernier qu'un pauvre prêtre, secondé seulement d'un jeune diacre, a commencé, dans un pays pauvre, sans argent, sans ressources, nous dirons presque sans matériaux, une grande église que l'œil étonné du voyageur admire aujourd'hui au milieu du désert de Thymadeuc ; mais, à côté de cette église, quelques cellules pour loger la pieuse colonie, de grands travaux de défrichement pour la nourrir, doivent être entrepris, et c'est pour cela qu'un appel est fait au dévouement, au zèle et à la charité du clergé et des fidèles du diocèse de Vannes : espérons qu'il sera entendu. M. Baron, vicaire-général, et M. Louer, supérieur du grand séminaire, sont chargés de recevoir les offrandes.

*Journal des et des Compagnes.*

— Mgr Croizier, en prêchant la pénitence à son peuple, examine jusqu'à quel point il est vrai de dire qu'il y a aujourd'hui progrès vers le bien. Sans être injuste envers notre siècle et notre pays, et tout en rappelant les exemples de vertus qui éclatent sous nos yeux, le prélat montre la profondeur du mal dans lequel entraîne la philosophie moderne.

« L'on affirme, dit-il, que l'impiété n'est plus si hautaine à blasphémer la religion. Oui, l'on a compris, je le veux, que les méqueries ne sont pas des preuves, et que le rire n'est point la raison ; mais l'irréligion, pour s'être transformée et travestie, ne reste-t-elle pas toujours la même ? n'en poursuit-elle pas moins son œuvre d'audace ? En célébrant la sainteté du christianisme et le bien qu'il a opéré dans le monde, n'en représente-t-elle pas moins nos dogmes comme impossibles et inadmissibles, et ne ressemble-t-elle point, par le mélange de louanges et d'insultes, à ces frénétiques soldats qui mettaient un genou à terre en disant : Je te salue, roi des Juifs, et qui ensuite le frappaient du roseau et crachaient sur sa face adorable ? Voltaire, au moins, reconnaissait un Dieu créateur et l'immortalité de l'âme, et nos nouveaux philosophes, qui se vantent de le dédaigner et qui disent que son règne est passé, comme on le dira demain du leur, confondent ensemble Dieu, l'humanité, la nature ; ils se font eux-mêmes une portion de Dieu avec leurs vices et leurs turpitudes, tant l'aveuglement est monté à son comble ! Ils ne veulent pas que Dieu ait tiré le monde du néant, parce que, disent-ils, cette création leur est incompréhensible : comme s'ils comprenaient Dieu, l'éternité, l'espace, le mouvement, l'existence ; comme s'ils se comprenaient eux mêmes ! Bossuet entendait un bruit sourd d'incrédulité, et nous qu'entendons-nous à cette heure ? C'est un bruit sourd d'athéisme, accompagné d'hypocrisie, parce qu'on n'a point le courage de ces absurdes et monstrueux systèmes, et pour cela l'on fait un assortiment honteux de vérités et d'erreurs, on veut unir les lumières et les ténèbres, et l'on croit avoir découvert d'élucider la vérité, parce qu'on a déterré et restauré quelques vieilles extravagances que les derniers novateurs, si hardis pourtant, avaient rejetées et flétries. Aussi ces infortunés philosophes meurent à la peine, en laissant des confessions lamentables de leurs douloureux enfantements, et en avouant que rien n'est resté debout au fond d'eux-mêmes, parce qu'ils ont renversé le temple de la religion sur eux, comme fit Samson, et qu'ils n'ont plus été que de déplorables ruines sur lesquelles ils ont versé d'étranges larmes, comme on le fait sur le plus grand des malheurs !

« Voilà, N. T. C. F., le rajeunissement moderne de l'impiété contre lequel il est bon de vous prémunir, parce que les erreurs ont bientôt, surtout de nos jours, envahi les provinces et les royaumes ; voilà comment, vaincue et humiliée, la fausse philosophie, insurgée contre Dieu et son Eglise, dirige maintenant ses batteries, en poursuivant son cercle éternel de contradictions et de faux systèmes : car l'enfer a toujours ses intelligences, ses organes, son parti, sa puissance, ses portes ouvertes sur cette terre ; et il le faut bien, puisque Pierre et l'Eglise doivent toujours prévaloir contre elles. »

De ce beau Mandement, nous détacherons encore ce tableau trop fidèle : « La volupté n'est-elle pas, de nos jours, le vœu, la fin, le cri d'une foule immense ? Combien d'hommes ne voit-on pas, sans qu'on puisse le comprendre et se l'expliquer, qui ont renoncé, comme de gaité de cœur, au ciel, à Dieu, à l'éternité ; qui ont abjuré leur paix, leur conscience, leur réputation, les doux charmes de la famille, les joies pures de l'amitié ; qui ont sacrifié leur fortune, leur état, leurs espérances, tout ? Qui nous dira le mot de cette énigme, ou plutôt qui n'a compris que c'est la volupté, qui ne contente ni l'esprit ni le cœur, et qui n'a de fruits assurés que la ruine et les remords ? Voilà la divinité du paganisme, et c'est encore celle de nos jours ! La scène, les tribunaux, les entretiens, les écrits, tout en retentit et la respire ; et il est une sorte de livres qui paraît aujourd'hui fade et sans goût, si l'adultère, l'inceste, le rapt, la violence, le meurtre et le suicide ne s'y sont donné un effroyable rendez-vous. On a souvent crié et tonné contre les mauvais livres, et avec raison. Mais, maintenant, ce n'est pas à élaborer des livres qu'on s'arrête, cela ne marcherait pas assez vite. Ce sont des récits coupables dont, chaque jour, quelques fragmens sans pudeur paient pour aller exciter et nourrir la curiosité, pour caresser les passions naissantes, assiéger les jeunes hommes, l'âge mûr, les vierges pudiques, prêter la tendre enfance ; la presse, avec ses mille bras, agit sans cesse pour répandre le poison ; les machines, avec une vélocité incroyable, font tomber ces innombrables feuilles sur notre sol, comme dans une forêt un violent orage fait voler les feuilles des bois ; les coursiers sont haletants pour courir de toutes parts porter ces semences homicides et ces germes de dépravation ; et si, comme l'a dit un véritable philosophe qui appartient à notre province et en fait la gloire, la littérature est l'expression de la société, quelle est donc cette étrange société qui a besoin de telles productions, qui s'y reflète comme dans l'onde, et qui s'y retrouve comme dans un miroir ? »